

L'islamisation de la radicalité est née de la perte d'espérance

Les révoltes se cherchent désespérément un horizon de possibles. La guerre, tout comme la rhétorique apocalyptique, finit par se substituer à la politique

Par ALAIN BERTHO

Les mois passent, les drames se succèdent et l'évidence s'impose : le califat revendiqué par Daech [acronyme arabe de l'organisation Etat islamique] n'est pas seulement une officine de guerre et de terreur mais une machine à héroïser des accès de rage désespérée et meurtrière.

L'anthropologue Scott Atran (*L'Etat islamique est une révolution*, éd. Les liens qui libèrent, 2016) identifie l'Etat islamique à une « révolution » capable de susciter des vocations multiples. La violence mondiale grandissante s'enracine sans doute dans ce que Paul Rogers (*Irregular War. ISIS and the New Threat From the Margins*, I.B. Tauris, 2015) qualifie de révolte des « marges » victimes de la financiarisation de l'économie, du chômage de masse, de l'accroissement vertigineux des inégalités et de la dévastation de la planète. Mais, depuis l'effondrement du communisme et de l'hypothèse révolutionnaire, l'humanité qui affronte ce chaos est aussi orpheline d'un contre-récit mobilisateur et d'un rêve d'avenir. Pour ceux qui ne révalent pas de révolution, la disparition progressive des marges de manœuvre des Etats a délégitimé les pouvoirs, dissout la démocratie et mis en rage des peuples épris de souveraineté.

La politique comme puissance subjective, stratégie collective du possible qui s'inscrivait dans l'Histoire, est une

invention moderne. Elle est en train de perdre toute sa substance. Avec la passion politique et l'espoir révolutionnaire, le besoin de transcendance a pu être momentanément assuré hors des églises. Aujourd'hui, ce besoin se reconfectionnalise dans des formes nouvelles, des religions réinventées dans une exigence morale face au spectacle mondial de la corruption des pouvoirs, à la marchandisation de la vie et à l'inhumanité du sort réservé aux démunis.

UN DJIHAD DE FIN DES TEMPS

Le cri des « marges » est aujourd'hui majoritairement un cri religieux. En France, ce qu'on nomme « islamisation de la radicalité » est de cet ordre. Deux générations après l'arrivée de leurs grands-pères dans les usines, les descendants de la main-d'œuvre coloniale, encore et toujours stigmatisés, se cherchent une voix commune, des repères éthiques face à l'injustice. La reconfectionnalisation essentiellement musulmane de ces jeunes est un effet de la désagrégation du mouvement ouvrier et de l'isolement dont ils ont été victimes, durant les émeutes de 2005. Leur islam, plus rigoureux que celui de leurs parents, est une réponse à la mémoire familiale du mépris et de la maltraitance sociale. Cet islam fait office de contre-récit généraliste en lieu et place de la politique perdue. C'est pourquoi il suscite des conversions dans d'autres milieux et d'autres histoires familiales.

Mais cette confessionnalisation n'est pas à la racine de la violence. Celle-ci naît de la perte d'espérance. Depuis le début du siècle, la montée des émeutes et des affrontements civils nous dit l'épuisement des formes politiques de représentation inventées aux XIX^e et XX^e siècles (Alain Bertho, *Le Temps des émeutes*, Bayard, 2009). Les révoltes se cherchent désespérément un horizon de possibles. Ni les forums sociaux mondiaux lancés à Porto Alegre en 2001 ni Occupy Wall Street n'ont ouvert cet ho-

rizon. Les « printemps arabe » de 2011 comme les mobilisations de 2012-2013 ont été suivis de graves désillusions. L'absence de toute espérance collective écrase les consciences. Les immolations par le feu qui se multiplient dans le silence médiatique en sont le signal le plus clair (Annamaria Rivera, *Il fuoco della rivolta*, Dedalo, 2012).

« *If we burn, you burn with us* », avaient écrit les émeutiers sur les murs de Ferguson en 2014. La guerre n'est plus le prolongement de la politique par d'autres moyens. Elle en devient le substitut. A la guerre comme figure sécuritaire du pouvoir après le 11 septembre 2001 répond en miroir la guerre comme une figure possible de la révolte. Dans les deux cas, cette guerre est sans fin, sans stratégie de paix. Elle veut répandre la peur et convoque toujours la mort. Les jeunes qui partent en Syrie évoquent souvent le « *dégoût* » de notre société, la volonté de ne pas y vivre. Daech leur propose d'aller au bout de cette volonté, de tuer et de mourir si l'espoir n'est plus de ce monde.

« *Il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme* », remarque Slavoj Žižek. « *Une autre fin du monde est possible* », lui répond une main anonyme sur un mur français au printemps 2016. Tel est l'air du temps qui fait les martyrs meurtriers et la force du message de Daech. Ce djihad est un djihad de fin des temps en prise sur les inquiétudes que nous pouvons avoir sur l'avenir de la planète et de l'humanité. Cette alchimie terrible ne vient pas d'une terre lointaine ni d'une théologie atemporelle. Elle opère dans des situations sociales et nationales contemporaines, en France comme ailleurs. En France, aujourd'hui, plus qu'ailleurs. C'est pourquoi il est sans doute plus urgent de faire face à ce désespoir que de légiférer sur les habits des femmes ou d'instiller la guerre dans l'esprit public. ■

Alain Bertho est professeur d'anthropologie à l'université Paris-VIII. Il a notamment publié « *Les Enfants du chaos. Essai sur le temps des martyrs* » (La Découverte, 220 pages, 13 euros)

**DAECH PROPOSE
AUX JEUNES
DE TUER ET
DE MOURIR SI
L'ESPOIR N'EST
PLUS DE CE MONDE**

L'is
le t

le djih
et la m

OLIVIER

LE DJIHAD
ET LA MORT
d'Olivier Roy
Seuil
176 pages,
16 euros

